

garanti sur la loyauté des habitants de ce pays, j'ai pu faire voter tout l'argent nécessaire à des améliorations *publiques* dans la semaine qui vient de s'écouler; mon parlement s'est lancé dans les mille louis, dans les millions de louis comme s'il n'avait fait que cela toute sa vie; c'était vraiment un plaisir que de voir cela! Voyant la façon coulante avec laquelle il prodigait les chiffres, je croyais l'affaire bâclée; je me disais: tout va bien courage Poulet! puisque tes représentants vident aussi facilement le trésor du peuple, ils trouveront avec non moins de promptitude les moyens de le remplir; mais j'avais compté sans mon hôte, ou plutôt sans mes hôtes. Il faut vous expliquer d'abord que j'avais imaginé un moyen admirable de me procurer de l'argent; j'avais inventé une banque provinciale qui seule aurait eu droit de battre monnaie, c'est à dire des billets de banque. Vous concevez tout d'un coup combien cela était adroit; je dis adroit je devrais dire sublime; eh bien! en dépit de mes plus chères prévisions tous mes projets sont renversés et il faut me contenter de belles lois, de plans superbes; mais d'argent pas le sou!

Avouez, illustre Peel, que les prétendus hommes d'Etat de ce pays-ci sont de fieffes benêts. S'ils eussent eu la plus microscopique degré d'intelligence, d'amour de la patrie, de prévoyance politique ils auraient bien vu que par le moyen de ma banque je mettrais entre les mains des colons un contrôle puissant sur la tyrannie de la mère-patrie. Voici comment. Une banque provinciale ayant le gouvernement pour garantie aurait inspiré une grande confiance aux prêteurs d'argent européens qui peuvent à grand'peine obtenir chez eux deux ou trois pour cent. L'attrait d'un gain plus palpable les eût séduits, nous aurions vu l'or et l'argent fondre sur nos côtes. Avec un million de louis d'or nous eussions fait dix millions de louis de papier; les canaux se seraient creusés; les chemins, les ponts eussent surgi partout; les arts, l'agriculture eussent été encouragés, on eût vu tout prospérer; le sol se fût enrichi; le pays aurait vécu d'une vie nouvelle! Tout, tout cela par la vertu de l'or anglais! toutes ces merveilles par la magie de ma banque provinciale!

Mais, direz-vous peut-être, comment rembourser à qui de droit ces sommes ainsi empruntées? Eh voilà justement la question que se posaient naïvement ces bons enfants de canadiens! question à laquelle pour toute réponse ils sont restés la bouche béante et ne sachant que dire! On les dit rebelles, ils sont loin d'être dignes de ce noble nom; moi je les crois, au contraire, d'invétérés loyaux. Et cependant s'ils eussent eu seulement les instincts du véritable patriotisme je n'aurais pas aujourd'hui à déplorer le renversement de mes projets les plus brillants. Quant à vous, noble Peel, vous avez, j'en suis plus que sûr, saisi, du premier coup, le mot de l'énigme et compris (ceci entre nous je vous en supplie) que la saine politique pour les habitants de cette colonie eût été de tirer autant d'argent que possible des capitalistes de la vieille et décrépite Angleterre, de faire bien valoir cet argent, puis d'acquitter cette dette..... par une bonne révolution et une déclaration d'indépendance. Mais ils n'ont pas su prendre la balle au bond; les voilà condamnés pour long-tems à la stupide humiliation d'une domination étrangère, à la monotone et peu profitable vie de loyaux sujets; au triste rôle d'esclaves, contents et soumis; tout cela au lieu des brillantes destinées que je leur préparais par ma banque d'issue. Quelle ignoble issue!

Vous comprenez, noble chevalier, que sous les circonstances actuelles je ne puis remplir les promesses que je faisais dans la lettre où je vous offrais mes services; ainsi mettez que je n'aie rien dit: envoyez au plus tôt, pour me remplacer, un bon tory qui, au lieu de mener les Canadas par la fustée et la douceur